

Adam & Eve

Grandeur et Déviations des Mythes

(Pour celles et ceux qui sont prisonniers ou victimes des mythes et de leur culture)

Essai Socio-analytique

Gilbert Sescousse

(ouvrage libre d'accès mais protégé par un copyright. Copie interdite sans demande préalable auprès de l'auteur)

Pourquoi la tragédie va-t-elle continuer ?

Parce que, « *La façon dont l'homme traite son environnement influence les modalités avec lesquelles il se traite lui-même et réciproquement*¹ ».

Nous voyons que ceux qui croient que les choses iront mieux avec l'avènement des utopies athées et la fin des religions se trompent grossièrement. Cela me paraît une très courte vue de l'esprit. Ce sont les vieux fantasmes républicains, communistes, francs-maçons, scientistes, aryens et autres...

« *Lacan lui, parle du triomphe de l'Eglise et que rien ne prévaudra contre elle jusqu'à la fin des temps, parce qu'elle est, par rapport aux soubresauts des cultures politiques, dans une extraterritorialité, d'une part, et d'autre part, parce qu'elle est détentrice d'une vérité qui est déposée en elle, mais qui reste à interpréter*² ».

De même, Dieu n'est toujours pas mort dans la pensée des hommes. Il faut même rendre hommage aux athées car « *leur dénégation passionnée et critique des idoles, des religions sert aux croyants à purifier leur approche du Divin*³ ».

¹ Benoît XVI, Lettre encyclique, « l'Amour dans la vérité » éditions Salvator, 2009, P 95

² Michel Cazenave, France Culture - Les Vivants et les Dieux du 14 mai 2005.

³ Marc-Alain Descamps, « Histoire des idées des hommes sur Dieu », édit. De la Hutte, 2012, p 163

De plus, « *en niant Dieu, l'athée en apporte la plus belle preuve*⁴ » car il est simple de voir dans leurs vindictes qu'ils ne s'en prennent pas à Dieu mais aux hommes, aux divers pouvoirs, aux religieux, mais pas à Dieu lui-même...

Alors qu'est-ce que l'athéisme ? Feuerbach dit que c'est : « *la religion de l'homme*⁵ ».

L'athéisme est un mythe où l'homme s'est « *déifié* », avec, comme tous les mythes, son cortège de valeurs et de contre-valeurs. Il est sans « *verticalité* », sans « *transcendance* », sans « *Dieu* », sans dimension « *transpersonnelle* »... Le postulat qui s'en suit est : « *Tout s'arrête à la mort* », ou alors l'après-vie est une projection sur des dieux anthropomorphiques. L'athéisme n'est pas l'agnosticisme qui, lui, n'a pas tranché sur l'existence ou la non existence du divin.

De plus, l'athéisme qui se targue de vivre, seul, dans « *la réalité* » fait grossir, en lui-même, le rejeton tout aussi redoutable de la « *superstition* ». Après, on s'alarmera de voir fleurir de façon préoccupante des mouvements sectaires avec leurs cortèges de spiritualités dignes des « *délires* » et des « *niaiseries* » des temps jadis.

Le plus grand « *mythe* » athée matérialiste d'aujourd'hui, fait croire que le bonheur est lié à la croissance, à la richesse par le biais de la « *consommation* » et des dictats de la mode. Si l'on ne « *consomme* » pas, on n'existe pas. Cela implique sournoisement que « *consommer* » c'est vivre, et vivre c'est « *consommer* », et in fine, que la « *consommation* » est source de bonheur. C'est ce qu'on appelle la religion du « *Dieu dévorant* », le « *Consumérisme* ». Ce « *paradigme* », ce « *mythe* » de la croissance et de la richesse (du confort et par conséquent du bonheur) est mesuré par le PIB (produit intérieur brut d'un état).

Les dégâts de l'injonction à la consommation sont tels qu'aujourd'hui prospèrent les associations pour la défense des consommateurs de plus en plus floués...

Un comble, les agriculteurs, quand ils ne sont pas les premières victimes de l'industrie chimique et phytosanitaire, se suicident en masse, ruinés par la production intensive, par le paradigme de la croissance dont on leur disait qu'elle leur apporterait l'opulence. Les employés de tous les secteurs de la société sont poussés à bout pour produire davantage avec comme panorama l'humiliation ou le

⁴ Idem p 174

⁵ André Comte-Sponville, « Le sexe ni la mort », édit Albin Michel, 2011, P196

suicide si on n'arrive pas au « *résultat* ».

Les « *adeptes* » de l'athéisme pensent ainsi remettre les choses à leur place en substituant l'homme à une idée de la « *transcendance* », à « *l'Être* » ou à « *Dieu* ». C'est une « *erreur* » grossière, une courte vue de l'esprit.

Lorsque l'on veut tuer Dieu, en fait, ce n'est pas de Dieu dont il s'agit. « *Ils confondent la mort de Dieu et la victoire du matérialisme et ne s'occupent que de l'idéologie dominante et inspiratrice de la société*⁶ ». La culture ne fait que changer de mythe, de paradigme pas forcément meilleur.

Par ailleurs, on pense encore communément que les névrosés ne se trouvent que du côté des religions. Ici, on pourrait songer à Freud, qui n'était pourtant pas dupe, mais qui se réjouissait, tout de même, que la Russie soviétique, fut : « *assez audacieuse pour sevrer le peuple du narcotique de la religion et assez sage pour lui accorder une dose raisonnable de liberté sexuelle*⁷ ».

Il est facile de voir, aujourd'hui, sans qu'il soit besoin de développer davantage, la naïveté de tels espoirs quand on sait ce qu'ont laissé derrière eux le « *petit père des peuples* » et sa « *clique* ».

Pourquoi de telles catastrophes ?

Maurice Bellet avance que :

« La révolution libératrice peut devenir totalitarisme, la raison triomphante tourner en délire, la religion de l'amour obéir à un Dieu pervers »⁸.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Tout d'abord, **parce que l'on ne peut voir, réellement, le mythe ou les utopies dans lesquels on vit que lorsqu'on n'y est plus soumis, lorsqu'on leur a, en quelque sorte, déjà échappé, tout comme certaines violences du milieu dans lequel on vit.**

Il en est ainsi parce que le propre d'une institution, comme d'un mythe, c'est de

⁶ Marc-Alain Descamps, « Histoire des idées des hommes sur Dieu », éditions de la Hutte

⁷ Sigmund Freud « Moïse et le monothéisme » Traduit en français par Anne Berman, III. Moïse, son peuple et le monothéisme Écrit avant mars 1938 à Vienne. P 46

⁸ Maurice Bellet, « Je ne suis pas venu apporter la paix... », Essai sur la violence absolue, édit. Albin Michel 2009.

construire et de développer leurs discours « *explicatifs* » tout en restant dans « *un seul modèle d'explication*⁹ ». **Toutes les exégèses, qu'elles soient philosophique, religieuse ou athée ne sont pas du tout critiques car elles ne dévient pas de leurs modes de pensée, de leurs « théologies ».**

C'est, par exemple, ce processus interne qui a naturellement débouché sur le « *jus canonicum* », le droit « *canon* ». C'est une gigantesque « *artillerie* » qui défend les règles et le fonctionnement de l'Eglise catholique par rapport aux mondes et aux mythes externes depuis des millénaires.

Toutes les structures religieuses ou sociales, toutes les cultures et tous les Etats utilisent divers modes d'organisation avec des valeurs qui sont des « *attracteurs* ».

Or, on ne quitte un mythe ou une utopie et son « *attraction* » que pour en prendre une autre. C'est ce que l'on appelle un changement « *d'attracteur*¹⁰ » produit par un changement de paradigme.

Cela ne se fait pas sans de grands aménagements dans son équilibre psychique. Nous avons pour exemple les dépressions des personnes, très investies, qui sont sorties d'une communauté religieuse, d'une secte, d'un parti politique ou autre activité professionnelle. Pourtant, dans la vie d'une personne, il est concevable qu'il puisse se produire, à maintes reprises, des changements dans sa représentation du monde, par des prises de conscience, sauf, bien entendu, chez les suradaptés qui sont atteints de « *normose* ».

L'occident, aujourd'hui comme hier, et même plus que jamais à cause de la facilité aujourd'hui accrue de la communication, est en conflit avec ses mythes internes séculaires, mais aussi avec des mythes externes.

Les conférences de l'ONU (temple de l'utopie universaliste), si on y regarde de plus près, sont devenues une vraie tour de Babel. Chacun y va de sa rhétorique, de ses valeurs. Nombre de ses séances sont des dialogues de sourds. Les progrès sont insignifiants et les régressions condamnables. C'est le « *cogito* » la religion du : « *Je parle donc je suis* ».

⁹ Claude Levi Strauss, la définition du mythe, Le Fond et la forme - 17/12/1971 - 04min56s
<http://www.ina.fr/sciences-et-techniques/sciences-humaines/video/I06290910/claude-levi-strauss-et-la-definition-du-mythe.fr.html>

¹⁰ Marc-Alain Descamps, « La psychanalyse spiritualiste », édit. Desclée de Brouwer, 2004

Le monothéisme occidental et oriental, surtout, freine des quatre fers au développement de son propre enfant, issue de ses valeurs, qu'est la vision universaliste, humaniste, avec ses droits de l'homme érigés en religion.

Nous sommes dans des conflits d'intérêts politiques qui se justifient par des points de vue mythiques ou utopiques insolubles. Depuis Lafayette et Georges Washington, qu'on le veuille ou non, la vision humaniste a quand même quelque chose à voir avec les mythes du système maçonnique qui est une parodie du christianisme, de la kabbale et autres.

L'humanisme, comme son nom l'indique, est basé sur l'homme, sur les droits de l'individu, alors que les diverses formes de « *théisme* » considèrent l'homme comme appartenant à un groupe soumis à « *une idée de Dieu* » qui leur est propre.

La liberté individuelle n'existe que par rapport à « l'idéal du groupe » et l'individu y est toujours sacrifié, car l'individu ne sera jamais au-dessus de la société. Tous les régimes totalitaires, religieux ou athées, n'ont aucune envie de signer et de respecter les libertés individuelles des droits de l'homme, seul comptent leurs « *petites* » affaires.

Ici s'entrechoquent les diverses visions du monde. Ce sont les chocs de titans, des chocs mythiques. La vision occidentale universaliste de l'ONU, avec ses cuisantes contradictions (le camp de Guantánamo), se heurte aux systèmes totalitaires communistes, à l'OCI (Organisation de la conférence Islamique) qui la taxe de « *néocolonialisme*¹¹ » pour justifier son expansionnisme.

L'occident d'aujourd'hui définit l'homme en tant qu'individu, alors que les droits de l'homme islamique le définissent comme :

« *Membre soumis à une idée de Dieu et à son appartenance à la postérité d'Adam*¹² ».

Ismaël et Israël sont loin d'être en paix.

Les divergences d'évolutions culturelles et conceptuelles nous séparent alors que nous avons quasiment accès aux mêmes technologies. Ici Rabelais n'a pas

¹¹ Caroline Fourest, « La Dernière Utopie, menace sur l'universalisme », Gassert, 2011,

¹² Caroline Fourest, « La Dernière Utopie, menace sur l'universalisme », Gassert, 2011, p 51

pris une ride¹³.

Les mythes scientistes supposaient faire progresser et évoluer la conscience de l'humanité. Vaste programme et cuisant échec ! Encore et toujours une courte vue de l'esprit que ne voit pas plus loin que ses propres intérêts à court terme.

Comme nous le soulignons au début, la vision manichéiste est une étape infantile de l'esprit, de la connaissance et de la conscience intrinsèque au développement de notre humanité. Le mythe d'Adam déploie une vision du monde « *pré-génitale* », qui est un stade de développement de l'enfant (*il est en cela une brillante illustration d'une humanité qui se cherche*).

Les progrès d'une conscience non duelle et les régressions sont toujours possibles sous le coup des aléas de l'histoire. De façon plus optimiste, supposons qu'il ne s'agisse que d'un processus cyclique « *régrédient* ¹⁴ ».

Le mythe avec ses dogmes sont des signifiants, et « *comme il arrive fréquemment avec le langage symbolique, le sens apparent du signifiant se déplace parfois ou même s'inverse*¹⁵ ». De même, l'image ou le symbole du mythe peut être pris comme réalité. Pire, le dogme fixe le signifié. Il est desséché. Il n'est plus vivant et ferme la porte au mystère.

Benoît XVI reconnaissait que : « *la religion a toujours besoin d'être purifiée par la raison afin qu'apparaisse son visage humain authentique*¹⁶ ». Pourtant les dogmes religieux ou athées avec leurs fixités, sclérosent lorsque le sens du signifiant devient immuable sous les pressions conservatrices des traditions. C'est ce qui se passe avec le créationnisme qui prend le symbole pour la réalité.

Plus dommageable encore, lorsqu'un mythe se sclérose ainsi sur le signifié il devient « *contre-élaboratif* ». C'est-à-dire qu'il ne permet plus de mettre en forme l'expérience que font les hommes de la vie. *Non seulement il ne joue plus son rôle mais il devient dangereux car il enferme, emprisonne la conscience dans un système d'explication qui tourne sur lui-même dans une rhétorique viciée et mensongère.*

L'homme, ainsi emprisonné par des idées, n'a plus accès à sa vérité interne, à ses besoins fondamentaux pour parvenir à la réalisation de ce qu'il est. Le pire

¹³ « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ...* »

¹⁴ Guy Lavallée, Régrédience, progrédience et hallucinatoire de transfert. Voir réf 38

¹⁵ Jacques Bril, Lilith ou la mère obscure, édit Payot, 1991, P 151

¹⁶ Benoît XVI, Lettre encyclique, « l'Amour dans la vérité » éditions Salvator, 2009, P 104

des emprisonnements est d'empêcher l'homme de « *s'unifier* ».

Avec le temps, les mythes peuvent changer de sens avec la modification des interprétations, mais, à force ils se vident de l'intérieur et ne jouent plus le rôle de contenant.

Quant à la « *somatophobie* », la haine du corps, serait-elle due conjointement aux limites et aux défaillances, même, du corps ? Les maladies, les déficiences, ses carences, bref, sa mort nous le ferait-il inconsciemment haïr ?

Le corps est un compagnon dont on ne peut se passer, c'est un ami fidèle mais qui trahira, comme dit Freud, notre sentiment « *inconscient* » d'être immortel. Notre humanité immature hait son corps comme un adolescent voit le sien se transformer avec angoisse.

Nous avons vu que le monothéisme, avec Adam, a certes véhiculé ces « *fléaux* » que sont le « *manichéisme* » et la « *somatophobie* », mais par « *contamination* ». Ils leur sont antérieurs. Ils leur seront postérieurs, également, si par on ne sait quel hasard le monothéisme venait à disparaître, ce qui ne me paraît pas être un « *axiome* ».

Le corps a aujourd'hui ses revendications. Ce sont celles des luttes contre la maltraitance, les droits de la femme, de l'enfance. Cela a commencé, certes avec la montée des valeurs humanistes.

Mais hélas, aujourd'hui, nous voyons que sous la poussée du libéralisme, la somatophobie prend d'autres formes ; même, si on est, apparemment, loin des formes de maltraitance du passé.

Cette haine du corps a pris d'autres formes, toutes relatives à notre fuite en avant contre-nature qui n'est pas sans nous rappeler le « *Syndrome du Titanic* », où ses passagers :

« *Foncent dans la nuit noire en dansant et en riant, avec l'égoïsme et l'arrogance d'être supérieurs, d'être maîtres d'eux-mêmes comme de l'univers* ¹⁷ ».

L'homme se prend toujours pour Adam, le maître et le régisseur de sa vie comme de la création. Il est toujours dans son immature « *toute-puissance* », à un stade d'une vision du monde prégénital. Avec l'arrivée du concept « *d'in-*

¹⁷ Nicolas Hulot, « *le syndrome du Titanic 2* »édit. Calmann Levy.

conscient » nous savons que « *le moi n'est pas maître dans sa propre maison*¹⁸ ».

D'autres mythes se lèvent comme celui du rêve écologique qui projette de voir revenir l'homme naturel La guerre des mythes ne fait que vaquer à ses occupations comme dans les millénaires passés avec son cortège de violence...

Nous sommes déjà empoisonnés

Notre conception du monde en occident a été considérablement transformée par les avancées de la technologie et des sciences. Mais avec Adam, nous avons irrémédiablement quitté notre vision d'intégration de l'homme dans la nature comme le faisait les peuples aborigènes.

Nous pensons toujours de façon implicite, comme le suggère le mythe d'Adam, que tout ce que nous créons ou inventons est forcément bon. Les nanoparticules sont déjà sur le marché sans savoir les effets qu'elles auront à long terme sur l'environnement.

Un mal sournois menace depuis longtemps notre corps. L'analyse du sang d'un être humain aujourd'hui, révèle une composition d'environ 200 substances chimiques qui ne devraient pas s'y trouver¹⁹.

Les perturbateurs endocriniens, pour ne citer qu'eux, œstrogènes, bisphénols, phtalates, P.B.D.E., P.C.B, ... produisent des pathologies dramatiques. Sans parler de la radioactivité avec laquelle il nous faut déjà vivre.

Nous avons créé un problème très grave qui produit l'explosion des maladies mortelles, et, selon les « *spécialistes* », les plus sérieux problèmes restent à venir....

Notre vie entière semble devenir une conduite à risque et aucune personne seule, ou groupe d'individu ne pourra redresser le problème tellement il s'avère démesuré.

¹⁸ S. Freud, "Une difficulté de la psychanalyse", in *Essais de Psychanalyse appliquée*, Idées Gallimard. 1917

¹⁹ Stéphane Horel, « La grande invasion » Document TV. France 5, 01/08/11.

Les conduites à risques, la maîtrise du corps

La conduite à risque produit un plaisir engendré par le soulagement d'une tension issue d'un « *mal-être* » psychologique.

C'est « *une recherche de sensations en maintenant une opposition entre sensations (physiques) et émotions (élaborées psychiquement), tentative de maîtrise de l'excitation provoquée par l'objet libidinal, conduite ordalique permettant un « auto-engendrement » et addiction (économie parallèle de réduction du désir au besoin). Ces modèles ont en commun l'existence de troubles identitaires, la promotion d'une coïncidence avec le Moi-idéal, et de tenter d'éviter l'assujettissement à l'objet²⁰ ».*

C'est une forme de maltraitance du corps par le déni du danger qu'on lui fait subir ; car elle le confronte à la mort.

On se prépare très durement pour réaliser des performances sportives. Les sportifs sont toujours des héros parce que *derrière la performance se cache le mythe de la « perfection »*. Mais : « *derrière cette volonté de maîtriser le corps se cache aussi sa haine²¹ ».*

Plus fondamentalement, tout cela cache une terreur inconsciente de la décrépitude, de la vieillesse, de la maladie et de la mort.

Le libéralisme du corps avec la mode et la pub

D'autres part, Freud mit en évidence que nombre de pathologies avaient pour cause une abstinence. Nous venons de le voir, le « *pouvoir* » craint toujours de ne plus maîtriser les pulsions de la population et de l'individu. Il est toujours dans le contrôle inhérent aux mythes « *sécuritaires* ». Il cherche à contrôler les mœurs et par conséquent la vie sexuelle.

Nous voyons, aujourd'hui, avec les transformations de la morale, due au déclin du religieux, et surtout avec l'apogée du libéralisme où en sont ces considérations.

²⁰ J.-L. Pedinielli, G. Rouan, G. Gimenez, P. Bertagne, Mémoire « Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique », Volume 163, Issue 1, February 2005, Pages 30-36

²¹ Marc-Alain Descamps, « l'invention du corps » édit Puf, 1986, p 145

C'est une pseudo-libération, voir même un retour vers les contres valeurs, celles de l'oubli avec l'alcool, les drogues, les conduites à risque... avec ses extrêmes qui est le retour à la violence, à l'ensauvagement...

Les conduites collectives que dictent les valeurs d'aujourd'hui sont celles du marché de l'offre et de la demande, avec celui de la création des vrais ou faux besoins qui en découlent. Edward Bernay et ses acolytes sont passés par là.

Avec le repli des valeurs mythiques et religieuses anciennes, le sexe est passé du statut de « *tabou* » à celui d'un « *objet de consommation* » comme un autre. D'ailleurs, depuis Bernays, tous les objets de la propagande sont transformés en objets sexuels²², n'en déplaisent aux détracteurs de Freud. On est dans un monde où tout est, ou potentiellement, transformable en dollars, y compris le corps.

Serait-ce un contrecoup des interdits séculaires religieux, ou le simple yoyo séculaire entre le permissible et l'interdit des valeurs idéales changeantes ?

La force de la publicité et les modes qu'elle crée, est un phénomène qui va s'amplifiant avec la force des médias. Elle s'étend à tous les domaines. Elle est passée de celui du commerce de « *bouche* » à celui de tous les produits de consommations courantes, évidemment indispensables, qu'on exhibe comme des objets sexuels.

Elisabeth Weissman dit :

« Ne voit-on pas, à longueur de journée, dans la publicité, des cafés, des boissons, des yogourts, des shampoing, des gels moussants, et autres crèmes et produits de beauté, s'écouler, voire jaillir comme des volcans « spermatiques²³ ».

J'ai vu l'immense affiche d'une station de ski des Pyrénées, qui, au lieu de montrer ses pentes enneigées, montrait, en gros plan, de splendides fesses avec la chair de poule, pour évoquer, un tant soit peu, tout de même, le manteau neigeux. Bref, ici on entend : « *c'est beau la neige comme un cul de femme !* » Le publicitaire pense que la trivialité du message le rendra plus sympathique et ainsi, le fera mieux imprimer dans les esprits...

Nous le voyons, la femme continue à être « chosifiée » et découpée en objets

²² Edwards L. Bernays, « Propaganda » édit. Horace Liveright, new York 1928

²³ Elisabeth Weissman, « La nouvelle guerre du sexe », édit. Stock, 2008

partiels, cela même, hors contexte religieux. Le corps devient, non seulement, un argument de vente mais, lui aussi, un objet, qui plus est, à vendre.

Certes, cela n'est pas nouveau, le discours, la sémantique, si on peut dire, « glisse » et on arrive au « *sexe sans amour*²⁴ » qu'est le porno. Il devient, ce qu'il a toujours été, une marchandise. Mais aujourd'hui, il se refait une santé en devenant un « objet » courant de consommation. Il « entre », sinon, dans les mœurs, du moins, insidieusement, dans les consciences.

C'est le propre de la manipulation, sympa, qui vous « tue-toi » gentiment pour instaurer la « *connivence* » et « *infantiliser* ». La publicité nous caresse dans le sens du poil, nous dicte des normes alors qu'elles n'existent pas.

Enfin, elle tente de faire taire ce que nous ressentons ou ce que nous pensons, et nous dicte sournoisement ce que qui serait bon pour nous.

Ceci nous ramène directement au mythe d'Adam.

Une intentionnalité psychique du mythe ?

Nous avons vu que les intentions implicites du mythe sont multiples. Sous le couvert d'une explication de la venue de la souffrance dans l'humanité, il provoque, d'abord, la désobéissance pour la punir en posant un interdit qui sera, à coup sûr, transgressé.

C'est le vieux fantasme totalitariste de « *l'interdit* » de la « *désobéissance* ». Le mythe dicte, aussi, les interdictions pour réfréner les pulsions, pour modeler le désir, pour l'orienter même...

A ce stade de notre réflexion nous pourrions en rester là. Mais, il se pose une autre grande question :

Le mythe d'Adam aurait-il eu pour effet, ou intention inconsciente de palier, aussi, à une dérive autre que politique et morale ?

Y aurait-il, par exemple, une dérive possible du cloisonnement de la conscience dans le matérialisme ; ceci par le biais de la sur-érotisation du corps de la femme

²⁴ « Comme cela ressemble à de la haine ! » André Comte-Sponville, « Le sexe ni la mort », édit Albin Michel, 2011, p 227

jusqu'à la pornographie ?

Elisabeth Weissman avance l'idée, intéressante, que :

« la dérive sexuelle qu'est la pornographie, éradique tout mystère. En mettant en acte et en montrant tout ce qui est du domaine du fantasme, on neutralise l'imaginaire sur le vu, ce qui empêche d'aller au delà de l'image. Ainsi, on n'a plus rien à dépasser puisqu'il n'y a plus de mystère, plus « de différé qui intensifie le désir ».

Ainsi, il n'y aurait plus *« l'ailleurs d'une représentation qui métamorphose le désir en beauté, plus l'écart d'une échappée physique dans l'éternité... Il n'y aurait plus d'échappatoires, le sensoriel serait rivé sur la fascination de la chair, d'organes et de muqueuses²⁵ ».*

Ici la pulsion ne pourrait être que sexuelle. Aurait-elle anéanti les possibles de la sublimation ?

Ici, on arrive au fond, à l'anéantissement des valeurs, de la culture, à l'aboutissement des contres valeurs où il n'y aurait plus d'interdit à renverser, sauf celui, probablement du meurtre, de l'horreur sanguinaire et de la barbarie.

Ce qui me paraît étonnant, s'est que la morale issue du mythe d'Adam, et des autres mythes plus anciens, de façon intuitive, auraient probablement tenté d'éradiquer l'aspect psychogène de l'impossibilité de la *désymbolisation²⁶* ?

Si l'échappée dans le « Réel » est pathologique, l'ancrage dans l'immédiateté de la « réalité » l'est tout autant.

En serait-il autrement pour ce qui est de certaines *« pathologies sexuelles obsessionnelles et déviantes »* ?

C'est ce que semble dire Todd Kendal lorsqu'il affirme après une longue étude que l'accès au porno, via Internet, aurait pour effet de diminuer les cas de violences sexuelles et le nombre des viols²⁷, par le simple fait de permettre à certains sujets d'avoir accès à ses fantasmes, à la *« symbolisation »* justement. N'ayant, probablement, plus besoin de refouler leurs pulsions, ils pourraient

²⁵ Elisabeth Weissman, « La nouvelle guerre du sexe », édit. Stock, 2008 p 183

²⁶ Desymbolisation dans le sens de l'incapacité de passer à l'abstraction, de passer de la nature à la culture.

²⁷ Selon un travail de recherche réalisée par un étudiant américain de la Clemson University, Todd Kendal.

mieux les contenir et n'auraient plus besoin de passer à l'acte ?

Les « no sex » aujourd'hui

Après les excès de la libéralisation sexuelle, la revendication des abstinents sexuels ou des « no sex » revient en force au Etats Unis. C'est un mouvement qui, sous la pression du puritanisme, va avec le retour du créationnisme. Depuis les années 2000 ils s'affichent étonnamment en contrecourant (comme contre-culture ?), comme un choix de vie qui revendique d'autres valeurs.

Ici les mythes s'entrechoquent de nouveau, même si cela semble révélateur d'un désir de reprise en main de son corps face aux pressions instillées par les modes ambiantes et la publicité qui prêchent l'hyper-sexualisation²⁸, y compris celle des enfants (exemple : le phénomène « *petite Lolita* » inquiète sérieusement, et à juste titre).

Les « no sex », parlent de nouveau de « *sublimation* » de l'acte sexuel comme Platon, Socrate et des mystiques chrétiens sous influence somatophobe dont nous avons parlé précédemment dans notre réflexion : « *l'origine des dépressions*²⁹ ».

Serait-ce un moyen de défense du moi afin de ne pas se sentir coupable, de ne pas avoir honte, de ne pas être dans les canons de la mode et des pressions ambiantes³⁰ ?

Freud, lui-même, dit qu'il sacrifie sa vie sexuelle au profit de son œuvre³¹. Il pense que l'énergie sexuelle se déssexualise, se sublime, dans un processus qu'il tente de clarifier, au profit d'une action plus valorisée collectivement.

« Un artiste abstinent ce n'est guère possible; un jeune savant abstinent ce n'est certainement pas rare. Le dernier peut par sa continence libérer des forces pour ses études, le premier verra probablement son efficacité créatrice fortement stimulée par son expérience sexuelle³² ».

Certes, cela paraît être un refus face au libéralisme et à la marchandisation du

²⁸ Christine Legrand, la-croix.com le 21/02/2012 « Les petites filles ne sont pas des femmes fatales. Un rapport parlementaire qui sera remis prochainement par la sénatrice Chantal Jouanno alerte sur les dangers de la sexualisation précoce des enfants et la nécessité de l'endiguer ». *Extranet des Psys n° 22022012*

²⁹ Gilbert Sescousse, site internet : Origine des dépressions,

³⁰ Article, Site Internet version Femina <http://www.femina.fr/Sexo/Sexualite/Les-no-sexe>

³¹ Dr Bernard Auriol, « Couronnement de la mort et sublimation du vide », <http://auriol.free.fr/Psychanalyse.htm>

³² <http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio022.htm>

corps et du porno, un mouvement de contre culture qui puise à nouveau ses racines dans le mythe adamique.

Bien qu'on soit loin, apparemment pour certains, de toute influence religieuse, on reprend les vieux sentiers bannis et oubliés d'hier.

Pourquoi ?

Pendant des siècles, les valeurs culturelles religieuses ont imposé un renoncement pulsionnel qui n'était plus soutenable.

On a donc tenté de s'en libérer avec diverses sortes de mouvements, plus ou moins de pseudo libération de la femme, sexuelle ou autre...

Or, avec certains « *no sex* » il ne s'agit plus d'un renoncement imposé par l'extérieur, par des obligations culturelles ou religieuses, mais par réaction, par un mouvement de « *contre culture* ».

Freud y verrait probablement des raisons internes, par obéissance aux exigences du surmoi³³.

Ici, quoiqu'il en soit, l'économie psychique est différente. Le sujet n'aurait plus à obéir à des canons culturels mais à son éthique personnelle qu'il pourrait plus librement, en apparence peut-être, redéfinir ?

Il peut y avoir d'autres raisons, cependant. Ceci nous ramène aux divers positionnements personnels et culturels face à la pulsion, aux fantasmes et au désir sexuel. Il va de soi, me semble-t-il, que cette mise en sommeil sexuelle pourrait aussi coïncider avec le désenchantement du monde poussé jusque dans les retranchements de la peur de la quête amoureuse.

Être seul et sans désir sexuel, aujourd'hui, serait un moyen de ne pas souffrir, de ne dépendre d'aucun partenaire, de s'anesthésier et de devenir autosuffisant affectivement, comme l'illustre d'une autre manière le mythe de l'androgyné de Platon.

Ici, on pourrait parler des fantasmes d'auto-engendrement, mais il peut aussi s'agir de causes traumatiques ou micro traumatiques ; la perte d'un être cher,

³³ Sigmund Freud « Moïse et le monothéisme » Traduit en français par Anne Berman, Écrit avant mars 1938 à Vienne. P 93

d'un emploi, des soucis, du stress répété, surtout, dans son travail ou sa vie familiale peuvent inhiber le désir sexuel pendant de longues périodes.

Dieu et le sexe sont-ils incompatibles ?

C'est un très ancien sujet qui d'emblée nous enferme dans le manichéisme, et la polémique est sans fin. C'est la sempiternelle lutte entre notre vision du « Réel » et de la « Réalité », de « l'espérance » et de la « jouissance ».

Lacan avance une autre longue réflexion possible lorsqu'il dit que ce qui supplée au rapport sexuel, c'est « l'Amour ». Et si Dieu est « Amour », il pourrait donc suppléer au rapport sexuel ? Etonnant après tout ce que nous venons d'aborder plus avant sur les fantasmes et les carences sexuelles ? Le sujet paraît très intéressant, mais nous l'aborderons, peut être, dans une autre réflexion

C'est l'éternelle ambivalence entre l'Être et l'Avoir.

Ici, il s'agit de la question philosophique du désir lorsqu'il se porte sur la réalité matérielle de la sexualité ou qu'il se porte sur ce que l'on ne possède pas et que l'on « espère ».

« On espère ce qui n'est pas, dit le philosophe, et on n'aime que ce qui est³⁴ ». Mais on oublie souvent d'ajouter que le « rêveur », certes, peut ne pas être dans la « réalité », mais qu'il peut aussi, sans être dans la pathologie, déjà « expérimenter » ou « jouir » d'une partie de son « espérance », sinon, il n'espérerait pas.

Ainsi, « l'espérance » est une force qui devient une réalité, et plus important encore, elle lève les obstacles, transforme la réalité; et, si on y regarde de plus près, nous nous apercevons que notre réalité est sans cesse transformée par nos espérances et nos rêves.

(Suite : Quel mythe, quel idéal de vie pour demain ?)

³⁴ André Comte-Sponville, « Le sexe ni la mort », édit Albin Michel, 2011, p 280